

Thématique : Vivre et mourir

Entrée : Intégrer la mort dans la vie



La mort, nous y pensons tous, nous la voyons, mais nous n'en parlons pas...
Bien souvent, la mort, la nôtre et celle des autres nous terrorise. Pourquoi ce déni ? Nous rêvons-nous immortels ?

1. La réalité de la mort dans la vie

TRAVERSER LA DOULEUR

Chroniqueuse des matinales de France 2, Anne-Marie Revol a écrit un livre pudique sur la mort de ses «deux petites princesses», «**NOUS AVONS DÉCIDÉ ENSEMBLE DE SURVIVRE A NOS FILLES**»

Elle est assise en face de vous, vive, vraie, ouverte, avec la trace de son chagrin à peine posée au coin de ses yeux gris. Elle a du cran Anne-Marie Revol, de revenir sur le drame qui a chaviré sa vie. Comme pour conjurer la douleur, elle règle sa voix sur un débit ultrarapide mais ne peut l'empêcher par moments de s'évanouir dans un murmure aigu.

Il arrive régulièrement, plus deux ans après, que la nouvelle revienne en pleine tête

Chroniqueuse enjouée des matinales sur France 2, la jeune femme était plutôt douée pour le bonheur, partie pour des vacances sur une île grecque en duo amoureux avec son mari, Luc, quand, à leur retour, le malheur est arrivé. La nuit du 11 août 2008, leurs deux « petites princesses », Pénélope (2 ans et demi) et Paloma (15 mois), sont mortes dans un incendie, à l'étage de la maison drômoise des grands-parents.

Comment continue-t-on à vivre, à travailler, à aimer, quand on a ainsi perdu ses deux trésors? Le couple a fait face, entre farouche volonté de se relever et moments de désespoir, entre courage et anéantissement. Anne-Marie Revol n'a jamais cessé de parler à ses deux filles disparues, par l'intermédiaire de lettres qu'elle publie aujourd'hui (Nos étoiles ont filé, chez Stock) : un livre à cœur ouvert, fort et déchirant, inondé de larmes et de rires, qui dit avec une lumineuse justesse le « chemin de deuil » d'une mère. Le combat quotidien pour ne perdre ni la mémoire ni le goût de vivre.

LA VIE. Il n'existe pas de mot pour désigner des parents qui ont perdu leur enfant ...

ANNE-MARIE REVOL. J'ai entendu dire «désenfanté». Un verbe que je trouve excluant et laid. Car mes deux filles, je les porte toujours en moi. Et, aujourd'hui, je suis maman d'un autre bébé, Lancelot. Quand on m'interroge sur ma situation, j'explique toujours que j'ai trois enfants: deux au ciel, et un sur terre avec moi. Je n'ai pas recommencé une famille, je l'ai prolongée ...

Comment la stupeur engendrée par le drame, demeure-t-elle inscrite en vous?

A.-M. R. Même si je n'ai jamais été dans le déni, même si la mort de mes filles est intégrée à ce que je suis aujourd'hui, il arrive régulièrement, plus de deux ans après, que la nouvelle me revienne en pleine tête. D'un seul coup. Il suffit d'un objet, d'un mot pour me faire reprendre violemment conscience de ce qui est arrivé. Avant, j'étais un oiseau sur la branche, naïvement persuadée que rien de mauvais jamais ne l'atteindrait. J'avais l'impression de vivre sous un immense parapluie, où j'avais rassemblé ceux que j'aimais pour les protéger ... L'épreuve m'a fait grandir. Luc m'avait dit un jour : « Fais attention aux filles. Si tu les casses, tu ne les remplaces pas. » À l'annonce de leur mort, la phrase m'est revenue en mémoire, telle une implacable vérité.

Qu'est-ce qui vous a permis d'échapper à la tentation du suicide?

A.-M. R. Tout arrêter, c'était l'idée de Luc. Et effectivement, pourquoi pas? J'aurais trouvé l'acte justifié et personne n'aurait eu le droit de nous juger. Il nous restait une chance de retrouver nos filles dans la mort. Mais j'ai pensé à mes parents, gravement brûlés, sur leur lit d'hôpital, qui avaient besoin de nous. À partir de là, nous avons choisi ensemble d'avancer.

Dans votre « chemin de deuil », vous décidez d'affronter la réalité. D'où vous est venue cette force?

A.-M. R. J'ai le sentiment parfois que si ce drame nous est tombé dessus, c'est parce que nous étions capables de l'assumer. Grâce à ma famille (solide), mon éducation – y compris religieuse –, j'ai été outillée pour affronter cette épreuve. Notre décision prise, nous nous sommes mis à « faire » des choses, les unes après les autres, d'une manière pragmatique. Nous avons pris un billet de train pour rejoindre l'hôpital où se trouvaient les corps de Pénélope et Paloma. Et ainsi de suite. Maintenant encore, je suis souvent stupéfaite, parfois même consternée, de me voir debout, de me voir vivre, rire, alors que d'autres parents ne survivent pas à cette tragédie-là. C'est très culpabilisant. Nous nous sommes aussi forcés mille fois! Après la mort des filles, quand nous avons pris des vacances, à Marrakech ou au Brésil, nous n'avions pas les idées claires ... Luc voulait « éprouver notre capacité à nous émerveiller encore ». Il fallait essayer.

De nombreux couples implorent après un tel drame. Comment le vôtre a-t-il tenu?

A.-M. R. Si Luc était mort avec Pénélope et Paloma, je serais devenue folle. Lui affirme que si nous avions disparu toutes les trois, il n'aurait pas survécu. Nous avons été la bouée l'un de l'autre. Parce que nous nous aimions indéfectiblement avant la mort des filles. Nous partions en voyage à deux sans culpabiliser, pour nous retrouver – nos enfants avaient 16 mois d'écart, c'était très prenant. Aujourd'hui, nous nous aimons encore plus. Nous avons entamé à deux un travail chez le psychiatre, qui a mis des mots sur notre culpabilité. Il nous a aussi prévenus que notre couple ne serait pas toujours en phase. Nous avons traversé des moments où l'un allait plus mal que l'autre, mais pas au point de menacer notre lien. Luc n'a jamais émis de commentaire négatif sur mes parents. Nous partageons cette analyse: nous leur avons confié nos filles en âme et conscience. Nous sommes donc aussi responsables qu'eux. Mon mari a eu la sagesse de ne rien vouloir connaître sur les circonstances exactes de l'accident. Car le moindre mot lâché par

les gendarmes déclenchait des images insupportables. Puisque nous avons décidé de survivre, il fallait nous protéger: il a eu raison.

Vous n'avez jamais eu de colère?

A.-M. R. Non, ça m'aurait pourtant soulagée ... Surtout à l'encontre de l'artisan dont la négligence pourrait avoir occasionné le court-circuit responsable de l'incendie. Mais cela ne ramènerait pas mes filles. Je n'ai jamais été en colère contre Dieu non plus. Même si je continue à me demander pourquoi il nous est arrivé un truc pareil. Nos filles étaient si mignonnes ... Je n'arrive pourtant pas à croire à un Dieu vengeur.

Où en êtes-vous avec Lui?

A.-M. R. Avant, j'avais une foi naïve et entière. Et quand une amie perdait un être cher, je lui disais: « Tu es triste, certes, mais il est désormais avec toi tout le temps, plus proche que jamais. » Cette certitude a volé en éclats. Je ne sais pas où sont mes filles. Je peux seulement espérer qu'elles soient au ciel. Luc, lui, pense que nous mourrons heureux puisqu'il est sûr de retrouver les filles là-haut.

Comment vous est venue l'idée de leur écrire des lettres?

A.-M. R. C'est mon producteur, William Leymergie, qui me l'a conseillé. L'écriture a été plus qu'une catharsis: elle garde le lien. Elle est même un devoir à l'égard de Pénélope et Paloma car la vie nous vampirise. Très vite, on oublie le son des voix, les traits des visages - malgré les photos. Quand je suis tombée enceinte de Lancelot, en 2009, j'ai été gagnée par une excitation mêlée de détresse. Je me réjouissais tout en trouvant affreux d'être heureuse alors que les filles étaient mortes. Qu'allaient-elles penser? Pour que le livre existe, et donc que le lien perdure, il a fallu que je trouve un éditeur auquel j'ai à rendre des comptes. Depuis la parution, les gens m'écrivent par centaines sur Facebook. Et je suis heureuse que Pénélope et Paloma continuent de vivre ainsi. Leur passage sur cette terre a été si bref. ..

INTERVIEW de MARIE CHAUDEY
La Vie - 28 octobre 2010

Questions sur le texte

1) De quoi s'agit-il

.....
.....

.....
.....

2) Comment s'est passée « la mort des deux princesses » ?

.....
.....
.....

3) Comment était A-M. R. avant le drame ?

.....
.....
.....

4) Quels sont les sentiments qui les ont traversés après le drame ?

.....
.....
.....

5) Pourquoi « désenfanter »

.....
.....
.....

6) Est-ce qu'A-M. R a pu accepter facilement cette mort ?

.....
.....
.....

7) Pourquoi est-il souvent si difficile d'accepter la mort de l'être cher ?

.....
.....
.....

8) Pourquoi a-t-on un sentiment de culpabilité ?

.....
.....
.....

9) Pourquoi les couples rompent-ils souvent dans de telles circonstances ?

.....
.....
.....

10) Pourquoi le leur a-t-il tenu ?

.....
.....
.....

11) Où A-M. R. a-t-elle trouvé de la force pour faire face à ce drame ?

.....
.....
.....

12) Comment s'y prend-elle pour garder ses filles vivantes ?

.....
.....
.....

13) Qu'en est-il de sa foi ?

.....
.....
.....

2. La mort dans les chansons

Nous allons lire (et écouter si possible) 3 chansons qui évoquent le thème de la mort. Lis bien les paroles pour pouvoir répondre aux questions.

a) Dernière chance Léa Castel/Soprano



Léa]:
J'ai rêvé de tant de choses

Intégrer la mort dans la vie

Que demain soit meilleur qu'hier
Moins pire qu'aujourd'hui
A la hauteur de mes prières
J'étais pleine de rêves

Avec tant de doutes
Mais peu de haine
Mais tout a basculé
Quand j'ai su que j'étais condamnée
Je suis des rares personnes
Qui connaissent leur date de fin
Désormais je suis comme une prisonnière
Dans le couloir de la mort

{Refrain:}

Je veux avoir une dernière chance
Que Dieu révisé son jugement
Mais je n'ai pas le choix
Obligée de vivre avec ça
Mais pourquoi
Je ne le mérite pas



[Soprano]:

Personne au monde ne choisit sa vie
J'avoue que la nuit les larmes noient mes joues
Quand je repense à ta maladie
Mais à travers cette alliance
Moi j'ai promis ma présence
Et, ça pour le meilleur et pour le pire
Mon bonheur est un empire dont tu es la reine
Où ton sourire a imposé son règne
Mais depuis, ma couronne en or vire au gris
Je perds mon trône quand tu me dis de refaire ma vie
Tu sais on dit toujours les meilleurs partent les premiers
Moi je déteste cette phrase
Quand je te regarde, je me dis qu'elle est trop vraie
Il y a tellement de choses qu'on n'a pas fait ensemble
A peine le temps de les crapoter que nos projets sont déjà en cendres
Ces rêves de te voir enceinte sont morts nés

Je suis papa avec toi ou rien, tu me connais je suis borné
Alors cesse de me dire pardon
Tant qu'il nous reste des secondes à vivre on les vivra à fond

[Léa]:

Mais bébé, je ne veux pas te voir souffrir

[Soprano]:

Intégrer la mort dans la vie

Nan nan, ne t'inquiète pas pour moi
Je ne suis bien qu'avec toi
En tout cas, je m'occuperai de toi
Jusqu'au jour où Gabrielle
De ses ailes, viendra te recouvrir
[Léa]:
Mais j'ai peur de partir loin de toi

[Léa] [Soprano]:
Pourtant, un jour il faudra bien partir

- Qu'arrive-t-il à la jeune fille ?

.....

- Comment envisage-t-elle la mort ? Justifie

.....

- Comment réagit son petit ami ?

.....

.....

.....

b) Vole J.J. Goldman

Vole vole petite aile
Ma douce, mon hirondelle
Va t'en loin, va t'en sereine
Qu'ici rien ne te retienne
Rejoins le ciel et l'éther
Laisse-nous laisse la terre
Quitte manteau de misère
Change d'univers
Vole vole petite sœur
Vole mon ange, ma douleur
Quitte ton corps et nous laisse
Qu'enfin ta souffrance cesse
Va rejoindre l'autre rive
Celle des fleurs et des rires
Celle que tu voulais tant
Ta vie d'enfant



Vole vole mon amour

Puisque le nôtre est trop lourd
Puisque rien ne te soulage
Vole à ton dernier voyage
Lâche tes heures épuisées
Vole, tu l'as pas volé
Deviens souffle, sois colombe
Pour t'envoler
Vole, vole petite flamme
Vole mon ange, mon âme
Quitte ta peau de misère
Va retrouver la lumière

- De quoi est-il question dans cette chanson ?

.....
.....

- De quelle façon la mort est-elle envisagée ? Pourquoi ?

.....
.....

c) Où s'en vont ? M.Fugain



Où s'en vont ? Où s'en vont ?
Tous ces potes qu'on aime, ces certaines affections.
Qu'on est long, qu'on est long
à dire les je t'aime qu'on pense quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
Font les gens qu'on aime quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
C'est pas vrai qu'ça s'arrête, ce s'rait trop con.

Les copines, les tontons
ces anges à nous, nos divines affections.
Qu'on est long, qu'on est long
à dire les je t'aime qu'on pense quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
Font les gens qu'on aime quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
C'est pas vrai qu'ça s'arrête, ce s'rait trop con.

Où s'en vont ? Où s'en vont ?

Intégrer la mort dans la vie

Tous ces potes qu'on aime, ces certaines affections.
Qu'on est long, qu'on est long
à dire les je t'aime qu'on pense quand ils s'en vont.

Oooooaaaaah

Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
Font les gens qu'on aime quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
C'est pas vrai qu'ça s'arrête, ce s'rait trop con.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh
Font les gens qu'on aime quand ils s'en vont.
Ooooh ooh ooooh ooh ooh ooh

- Quel est le message de cette chanson ?

.....
.....

- Partages-tu cette façon de voir les choses ? Pourquoi ?

.....
.....

- Cette chanson évoque aussi une des plus grandes questions existentielles que l'homme se pose. Laquelle ?

.....
.....

Au travers des paroles de ces 3 chansons, nous avons pu constater que la mort peut être envisagée de façons très différentes. Certains se jouent de la peur de mourir, d'autres ne se remettent jamais d'une perte mais vivent avec, pour d'autres, enfin, la seule idée de contracter une assurance vie est source de terreur. Mais nul ne peut nier la mort, nul non plus n'a envie de rencontrer cette inconnue : « Je sais bien que je vais mourir mais, ce jour-là, j'aimerais mieux être ailleurs ».

- Quand on évoque le mot « mort », l'idée qui te vient en premier à l'esprit se rapproche-t-elle plutôt d'un sentiment d'injustice, de l'idée de la fin de la souffrance ou de la question de l'au-delà ? Justifie ton choix si nécessaire.

.....
.....
.....

3. Occultation et fascination de la mort aujourd'hui, chez nous

Prends connaissance des différents documents ci-dessous :

a)



b) C'était en juin. L'enterrement serait ensoleillé. Le corbillard s'ébranla sous nos fenêtres et je restai derrière le rideau à suivre le cortège d'un regard inerte, tandis que maman sanglotait dans les bras de sa sœur. J'avais neuf ans.

Maman portait une robe noire. Moi, je ne sais plus. Quand ils sont revenus, j'ai vu que ma sœur et mes frères aînés étaient en noir eux aussi, mes cousins portaient un brassard. C'est seulement deux jours plus tard quand elle s'est préparée pour sortir, que j'ai vu maman en voile de deuil. Attaché au chapeau par un jeu d'épingles, il descendait devant le visage et sur les épaules, elle se fondait dans ses plis, devenait une silhouette qui me serrait bien fort la main dans la rue, et parfois d'un mouvement furtif, elle essayait les larmes et nous marchions plus vite pour éviter les rencontres.

A cette époque, le deuil durait un an, après quoi le demi-deuil autorisait un peu de blanc ou de mauve pendant six mois, si je me rappelle bien. Pour l'enfant que j'étais, à la rentrée de septembre on trouva un compromis : sous mon tablier noir d'écolière, j'enfilai une robe noire à petits pois blancs discrets.

Au mois de juin de l'année suivante, maman quitta son voile et on me confectionna une robe en pied-de-poule noir et blanc, accompagnée d'un béret de toile blanche comme celui des matelots. Il remplaça avantageusement l'habituel béret noir et j'eus pour la première fois la sensation d'émerger d'une longue période d'hibernation.

Extrait d'un blog, l'histoire se déroule dans les années 50

c)



d)



Qu'évoquent ces différents documents ?

- a).....
.....
- b).....
.....
- c).....
.....
- d).....
.....

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de l'observation de ces 4 documents ?

.....
.....

.....
.....
.....
.....

3.1 La mort de nos jours : un tabou ?

La médecine s’empare des corps dès la seconde moitié du 19^e siècle. On évite de révéler au malade et à ses proches la gravité de son état. Mourir à l’hôpital devient de plus en plus fréquent (70% des Français y décèdent) et résulte souvent d’une décision technique. L’initiative autour du décès est laissée aux médecins, qui s’efforcent de rendre l’évènement supportable pour le malade et pour son entourage. Parallèlement, les signes de deuil s’estompent, l’incinération se développe et les cendres sont dispersées, sans compter que trois Français sur quatre meurent dans la solitude, même à l’hôpital. Après le sexe, c’est la mort qui devient taboue...

Pourquoi notre société a-t-elle de plus en plus tendance à occulter la mort ? Pourquoi ce tabou ? Différentes personnes ont réfléchi à ce phénomène et ont essayé d’apporter des réponses.

Lis ce témoignage de Christophe Fauré, psychiatre et psychanalyste qui a longtemps travaillé auprès de malades du sida, puis dans une unité de soins palliatifs :

« A mon sens, le déni de la mort est viscéralement humain. Nous fondons notre besoin de sécurité sur la certitude que tout est immuable, permanent. Ces repères constituent notre identité. La mort est le constat cru, violent, incontournable, que tout est voué à l’anéantissement, même notre identité. L’accepter est donc un travail de longue haleine. En prenant en charge leur fin de vie, les malades du sida ont contribué à grignoter le tabou. Avec eux, j’ai appris que prendre conscience du réel de la mort, c’est une façon de redéfinir ses priorités, donc de mieux vivre. Je partage cette leçon avec mes patients au travers d’exercices : « Imaginez que vous êtes à votre dernier jour. De quoi êtes-vous satisfaits ? Que regrettez-vous ? » Je les invite à ne pas gâcher leur temps, à injecter du sens dans leurs actes, à s’en sentir responsables. C’est une façon de leur apprendre à nager à contre-courant du discours ambiant, à cesser d’envisager le pire pour l’avenir. Et qui sait, de leur apprendre à se dépasser... **C’est la conscience de la mort qui permet de réaliser de grandes œuvres. Elle incite aussi à devenir altruiste : le déni de la mort, c’est la victoire du « moi je ».**

La question de la mort nous a toujours hantés : née avec l’espèce humaine, elle est à l’origine de la philosophie et des œuvres d’art, elle a obligé la médecine à franchir des pas de géant, elle explique notre désir d’enfanter. Loin de lui en être reconnaissants, nous cherchons à la vaincre. Tant qu’il vivra, l’homme voudra venir à bout de la mort. »

Extrait du magazine Psychologies, novembre 2005

- Sur quoi se fonde notre besoin de sécurité ?

.....
.....

- Quel est le constat que nous prouve la mort ?

.....
.....

- Quel apport est à mettre sur le compte des malades du sida ?

.....
.....

- Quel apport de la mort pour l'humanité ?

.....
.....
.....

- Christophe Fauré dit : « Le déni de la mort, c'est la victoire du « moi je » » Explique cette phrase.

.....
.....
.....

- Pourquoi selon Fauré, le déni de la mort est-il viscéralement humain ?

.....
.....

- Son travail auprès de malades du sida lui a ouvert de nouvelles perspectives. Que lui a appris cette expérience par rapport à la mort ?

.....
.....
.....

- Que penses-tu de sa façon d'envisager la mort ?

.....
.....
.....

3.2 Les adolescents face à la mort : fascination ou sujet tabou ?

Extrait de l'interview du philosophe J.-M. Longneaux qui s'exprime sur le sujet de l'adolescent face à la mort.

Le Ligeur : Professeur Longneaux, comment l'adolescent envisage-t-il la mort ?

J.-M. Longneaux : « L'adolescent est dans une période ambivalente : il peut se représenter mentalement la mort, son côté irréversible. Il est en même temps dans une période de régression au niveau de l'imaginaire. Face au besoin de quitter l'enfance et de trouver de nouveaux repères, il a tendance à régresser. Il fuit le deuil à faire de l'image de son corps d'enfant. Et se refait un monde sur mesure, se réfugie dans le déni des réalités, notamment celle de la mort. »

Le Ligeur : Et il roule à mobylette sans casque...

J.-M. Longneaux : « Oui, parce qu'il pense que la mort ne peut pas le concerner. Ce déni est par ailleurs renforcé par les adultes et la société en générale. La mort, ce n'est pas pour les jeunes, c'est pour les vieux. Quand un jeune meurt, tout le monde est révolté. Les parents ne conçoivent pas que leurs enfants puissent mourir avant eux. La conséquence de ce triple déni personnel, parental et sociétal est qu'on n'a pas d'images sociales fortes ni de mots pour intégrer la mort à tout âge. Il est rare que des parents parlent spontanément de la mort à leurs enfants, de leur propre mort, mais aussi de leur mort à eux, les enfants. Un médecin avait parlé du don d'organes à ses enfants : je sais que même parmi ses collègues, il a eu des réactions de réticence. »

Le Ligeur : Et pourtant, les jeunes parlent beaucoup de la mort, à travers les jeux, les films...

J.-M. Longneaux : « Oui, mais ils en parlent de façon fantasmatique, ce qui est encore un autre aspect du déni. A certains moments, ils en parleraient tout le temps, dans une forme de délire. Il s'agit plutôt de se rassurer, de boucher le trou devant le mystère. Ce comportement se retrouve aussi dans le discours de la société : d'une part, on affirme qu'un jeune n'a pas à mourir, d'autre part, on assiste à de véritables logorrhées sur des sujets comme l'euthanasie. Mais cela ne change pas les comportements. Dans ce contexte, on n'a pas de discours vrai sur la mort. »

Le Ligeur : Ce contexte culturel est-il typiquement occidental ?

J.-M. Longneaux : « Oui, il me semble que le rapport à la mort soit plus direct dans les autres cultures. Chez nous, cela date de 1920, 1930. Avant ; tout le monde participait à la mort, les enfants n'étaient pas exclus. Nous avons les gestes et les mots. Mais à cette période, 2 faits ont marqué la société : le crash boursier de 1929 a prouvé que notre société, basée sur l'économie, pouvait se révéler mortifère. La guerre 1914-1918, elle, avait montré peu avant que le progrès technologique pouvait être mortifère lui-aussi, et à très grande échelle. Quand toute une société repose sur deux piliers (économie et progrès

technologique) qui peuvent se révéler causes de sa perte, elle a deux solutions : soit changer, soit se voiler la face. Notre société a essayé d'oublier, en produisant un discours idéologique qui occulte la mort. C'est le discours du progrès, de l'épanouissement personnel à tout prix, de la plénitude. Une fuite en avant, comme le démontre le débat sur le sécuritaire : plutôt que de réfléchir aux origines de la violence, on veut l'enrayer par plus de sécurité, plus de technique. »

Quel est, selon J.-M. Longneaux, le comportement de l'adolescent par rapport à la mort ?

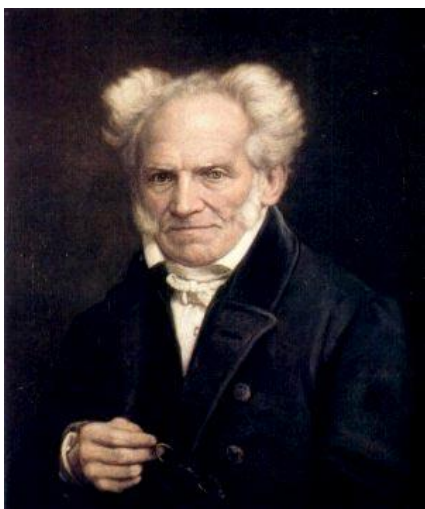
Explique :

.....
.....
.....
.....

Pourquoi n'a-t-on pas d'images sociales fortes ni de mots pour intégrer la mort à tout âge ?

.....
.....
.....

4. Point de vue d'un philosophe sur la mort



Schopenhauer est un philosophe allemand né à Dantzig en 1788, mort à Francfort en 1860. Fils de banquier, il entreprend de mépriser les biens matériels. Son pessimisme lui octroie un regard sans complaisance sur le monde. Selon lui, le monde n'est qu'une illusion douloureuse ou plutôt, il n'existe qu'en fonction de la représentation que nous en forgeons. C'est notre personnalité qui décide du caractère plaisant ou déplaisant de notre vie.

Voici une de ses réflexions à propos de la mort :

Intégrer la mort dans la vie

« La mort est proprement le génie inspirateur de la philosophie. Sans la mort, il n’y aurait sans doute pas de philosophie. L’animal vit sans connaître la mort : par là l’individu du genre animal jouit immédiatement de toute l’immortalité de l’espèce, n’ayant conscience de soi que comme d’un être sans fin. Chez l’homme a paru, avec la raison, la certitude effarante de la mort. La mort est la grande leçon infligée par le cours des choses à la volonté de vivre, et plus intimement encore à l’égoïsme qui en est un élément essentiel : on peut la concevoir comme un châtement de notre existence. C’est la rupture douloureuse du nœud que la génération avait formé avec volupté, c’est la destruction violente, due à la pénétration d’une force externe, de l’erreur fondamentale de notre être ; c’est la grande désillusion. Nous sommes au fond quelque chose qui ne devrait pas être ; aussi cessons-nous d’exister. Le propre de l’égoïsme consiste pour l’homme, à borner toute réalité à sa propre personne en s’imaginant n’exister que dans cette seule personne et non dans les autres. La mort le désabuse, en supprimant cette personne : alors l’essence de l’homme, sa volonté, n’existera désormais que dans d’autres individus. Car toute différence cesse entre l’interne et l’externe.

Le monde comme volonté et comme représentation de Schopenhauer

Quelle différence existe-t-il, selon Schopenhauer, entre les animaux et les hommes ?

.....
.....

« La mort est la grande leçon infligée par le cours des choses à la volonté de vivre, et plus intimement encore à l’égoïsme qui en est un élément essentiel. » Explique cette phrase.

.....
.....
.....

A propos des animaux...

Des études sur les grands singes montrent de manière quasi indéniable que certains primates ont une conscience de la perte, de la mort de l’un des leurs. Les observations les plus déconcertantes viennent des chimpanzés. A Bossou, en République de Guinée, une épidémie a décimé une partie de la colonie entre 2003 et 2004. Plusieurs semaines durant, les femelles ont continué à porter leur jeune décédé dont le corps s’était même, dans certain cas, momifié.

Lorsqu'un chimpanzé adulte meurt, les autres se rassemblent autour de la dépouille, le touchent et l'observent. Jane Goodall raconte comment, en Tanzanie, en 1972, un singe âgé de 8 ans, Flint, s'est allongé près de la dépouille de sa mère en vocalisant et en la touchant inlassablement. Il cessa alors de s'alimenter. Quelques semaines plus tard, Flint fut retrouvé mort : il semblerait qu'il se soit laissé mourir.



Des observations encore plus troublantes viennent des éléphants d'Afrique, étudiés notamment au Kenya par Cynthia Moss en 1976. A la mort de l'une des femelles du groupe, les autres éléphants sont restés longuement autour du cadavre, le touchant délicatement avec leur trompe et leurs pieds. Ils ont ensuite gratté la terre et en ont parsemé le cadavre à l'aide de leur trompe. Certains sont partis dans les buissons avoisinants afin de casser des branches qu'ils ont déposées sur la dépouille. A la nuit tombée, le corps de l'éléphante était recouvert de terre et de branchages. Tout le groupe est resté comme pour veiller la disparue. Ce n'est qu'à l'aube qu'il s'est éloigné. Etrangement, c'est la mère de la morte qui est partie en dernier.

Des cas similaires sont légion et, bien qu'on ne puisse pas parler de véritable enterrement, nous pouvons légitimement penser que la mort chez certaines espèces entraîne une ritualisation, similaire par divers aspects au cérémonial pratiqué par une grande partie de la population humaine.

Emmanuelle Grundmann, éco-anthropologie et ethnobiologie, Muséum national d'histoire naturelle, dans La Recherche, n°378, septembre 2004, p.77.

Qu'en dites-vous ?

.....

.....

.....

.....

Que penser alors de la théorie de Schopenhauer ?

.....

.....

.....

5. Eclairage des philosophies, des religions et sagesses

a. Le bouddhisme

IL Y A ENVIRON DEUX MILLE CINQ CENTS ANS, un prince indien appelé Siddharta Gautama, déçu par la pauvreté de sa vie spirituelle, quitta son palais, sa femme et son fils, et partit chercher la solution au problème de la souffrance et de la mort. Au terme d'une quête de six années, il eut une brusque illumination alors qu'il méditait sous un pipai. Il était devenu le Bouddha, l'Eveillé. Il allait consacrer les quarante-cinq années qui lui restaient à vivre ici-bas à révéler aux hommes le secret de sa découverte. De son exemple et de sa doctrine naquit le bouddhisme.



Le NIRVANA

Partant du principe que la vie est placée sous le double signe de la souffrance et de l'éphémère, le Bouddha enseignait qu'il était possible d'y remédier en suivant la voie du nirvana (« extinction »). L'état de non-souffrance et de non-devenir peut être atteint par tous ceux qui se sont « éveillés » à la vérité (les bouddhas) par l'illumination qui leur dévoile la réalité cachée derrière les apparences. Ainsi le nirvana n'est-il pas l'anéantissement, comme on a encore tendance à le croire en Occident, mais l'état ultime de l'existence pure. Pour le bouddhisme -religion philosophique sans dieux (au moins dans sa pureté originelle)-, l'homme a en lui-même la clef de sa délivrance: encore lui faut-il, pour accéder au nirvana, se plier aux règles de la morale, pratiquer la méditation et acquérir la sagesse.

Dans les religions hindouiste et bouddhiste, les âmes enchaînent les existences humaines ou animales

Samsara, la mort est dans la vie

Le bouddhisme et la plupart des mystères de l'hindouisme ont pour base le karma et pour pivot la transmigration des âmes. Tout homme est le résultat de ses actions passées, non seulement dans cette vie mais encore dans les existences qui ont précédé. Et ses actions présentes conditionnent ses vies futures suivant une rigoureuse causalité. Autrement dit, il n'y a pas de jugement individuel après la mort, ni de jugement dernier, ni de sentence quelconque portée par Dieu sur les hommes. La rétribution du bien et du mal se fait automatiquement à travers les existences, chaque cause engendrant nécessairement son effet. En un mot, les hommes récoltent ce qu'ils ont semé et nul ne peut s'en prendre qu'à lui-même de ce qui lui arrive de bon ou de mauvais.

Dans les Ecritures, ce cycle des renaissances est appelé Samsara. La mort n'est donc pas définitive. Elle est perçue comme un sommeil dans lequel nous perdons notre corps. « Où et comment subsistons-nous entre notre mort et notre prochaine incarnation? » est une question du même type que « Où sommes-nous quand nous dormons sans rêver? ».

Le Bouddha connaissait la suite interminable des vies qu'il avait vécues. Même au cours de l'existence terrestre, certains hommes, à la veille d'échapper à la Roue des naissances, se remémorent leur passé lointain.

Le Karma

La réincarnation ou renaissance est étroitement liée à la notion du karma qui peut être traduite par «destinée», une destinée que l'homme a engendrée lui-même. La loi du karma est basée sur les enchaînements de causes et d'effets, elle garde ainsi le cycle des renaissances en mouvement. Le Karma est ainsi la seule doctrine capable d'expliquer l'inégalité des conditions humaines et l'apparente injustice du monde terrestre, où l'on voit souvent pâtir les Justes et triompher les méchants. Le Karma est patient, complet, impersonnel, inéluctable. La multiplicité des vies est destinée à le reconnaître et à l'épuiser. Tant qu'il crée du nouveau Karma, c'est-à-dire de nouvelles responsabilités, l'homme doit se résigner à liquider son passif par une renaissance. Le jour où sa page de débit est vierge, il est dispensé de renaître dans un organisme cellulaire et, par suite, affranchi de la souffrance et de la mort. Toute mort charnelle donne lieu à un entracte durant lequel l'âme ou Atman retrouve la mémoire de ses vies précédentes, additionne ses conquêtes et fait la somme de ses erreurs. Sa réintégration corporelle sera donc amenée par la balance inéluctable de ce bilan et chacun retrouvera une condition déterminée, non point laissée au hasard, mais rigoureusement provoquée par l'enchaînement des causes et des effets.

Le livre des morts

Au Tibet, on se sert du Livre des morts pour préparer le mourant au voyage qui l'attend dans l'au-delà. Les bouddhistes tibétains attachent une énorme importance à ces formules et figures sacrées qui passent pour favoriser l'illumination.

Le mantra

Le mot mantra signifie littéralement «outil pour la pensée méditative» ou encore «outil de l'esprit». Il peut consister en un simple son, comme «Aum» ou «Om», en une phrase très brève ou en un fragment de texte sacré. La formule est inlassablement répétée, afin de provoquer dans l'esprit un état de vide propre à la réceptivité. Le mantra tibétain par excellence est le «joyau du lotus» : Om mani peme hung, attribué à Avalokiteshvara lui-même.

Le Mandala

Mandala signifie littéralement «arc de cercle», mais le mot se réfère surtout, aujourd'hui, à un symbole imagé, utilisé dans la méditation comme un diagramme cosmique. Généralement composés de figures géométriques remarquables par leur symétrie, ils contiennent aussi bien des représentations du Bouddha. Au Tibet, ils sont faits avec du sable de couleur ou, plus souvent, peints sur étoffe (thangka), mais ils peuvent être visualisés par le méditant, hors de toute concrétisation.

Dans le tantrisme tibétain, ces diagrammes servent de support à la méditation, aidant à concentrer l'attention sur les «portes» qui entourent la figure centrale, Le «voyage» au cœur du mandala symbolise la quête intérieure du méditant, qui part des multiples motifs de la vie pour atteindre un état de conscience unifiée.

Les funérailles

L'état d'esprit d'une personne qui est sur le point de mourir est extrêmement important, car il conditionne aussi sa renaissance. La famille, les amis et les moines restent donc toujours à son chevet pour réciter les Écritures et l'aider à méditer.

Les bouddhistes attachent une grande importance aux funérailles. Les défunts sont généralement incinérés trois jours après leur mort (il existe d'autres rites, comme les enterrements au Japon). Avant et pendant les funérailles, les moines chantent des passages des Écritures et évoquent l'impermanence des êtres et des choses. Après la crémation, on procède souvent à des cérémonies, afin que les bonnes actions du défunt président à sa renaissance. De telles cérémonies ont également lieu à la date anniversaire du décès.

MAYA, monde de l'illusion et de l'école divine de BHAKTI

La vie est réputée illusion (Maya). Tout ce qui tombe sous nos sens est irréalité, donc trompeur et destiné à nous maintenir, par le désir et sa réalisation, dans le monde de l'apparence. Le salut ne peut venir que d'une renonciation à l'acte et à la vie, puisque celle-ci n'est faite que de désirs satisfaits et insatisfaits. L'âme reste donc, après la mort, entourée d'un « corps de désir » qui le ramène vers la terre, après un stage probatoire plus ou moins long, suivant le détachement de chacun. Le but suprême est l'anéantissement dans le non-désir et, par suite, dans la non-réalisation, désir comme réalisation étant de conception inférieure et empêchant l'Atman de se fondre dans le monde impersonnel. La croyance au Karma, à la transmigration, à Maya, n'est pas une découverte ni un monopole du Bouddhisme, celui-ci constituant une frontière perméable à d'autres sectes ou clans religieux. Védisme, Hindouisme, Shivaïsme, Vishnouïsme, etc., inclinent, plus ou moins, vers les mêmes fins générales, tout en différant par leurs systèmes particuliers. Il existe même une religion de Bhakti, débarrassée de tout préjugé de caste, dont l'influence spirituelle est de premier ordre et qui se rapproche singulièrement de l'apport du Christ. C'est l'école du chemin direct vers Dieu (Rama) considéré comme le Père-très-clément de tous les hommes, et qui permet, dès cette vie, de s'unir à lui.

b. L'Islam

Les musulmans qui sont sur le point de mourir récitent la shahada : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. » Après la mort, le corps est emporté dans une morgue musulmane, où il est lavé et enveloppé dans des pièces de tissu (trois épaisseurs pour les hommes, cinq pour les femmes), à la suite de quoi on procède à l'enterrement le plus tôt possible

Le rite funéraire

Le rite funéraire consiste à jeter de la terre sur le cercueil, tandis que les personnes présentes récitent cet extrait du Coran: «De la terre, nous vous avons créé; en elle nous vous ramènerons, et d'elle nous vous ferons sortir une fois encore».

Le jugement

Dieu seul sait quand aura lieu la résurrection des morts.

Le Dernier Jour, l'ange Izra'il soufflera dans sa trompette, et tous les morts se lèveront de leur tombe (sauf les martyrs, qui gagnent directement leur demeure éternelle).

S'ils font partie des justes et des pardonnés, les anges placeront dans leur main droite le livre contenant le verdict de leur jugement. Ils pourront alors entrer au Paradis (gardé par l'ange Pjdwan), où les attendent toutes les formes de félicité spirituelle et matérielle.

S'ils font partie des damnés, le même livre sera placé dans leur main gauche. Ils seront condamnés aux tourments de l'Enfer, dont la porte est gardée par l'ange Malik. Les damnés subiront également le supplice du feu « dans leur cœur », car l'expérience de l'Enfer, comme celle du Paradis, est autant spirituelle que physique.

Après le jugement, la Mort elle-même sera convoquée par Dieu, qui la tuera. Ainsi, la certitude de ne plus la rencontrer sera-t-elle source de joie pour ceux qui sont au Paradis, source d'horreur pour ceux qui sont en Enfer.

Les cimetières musulmans

Les cimetières musulmans témoignent de cette vision dépouillée de la mort. Elle couche tous les hommes dans la même terre, le riche et le pauvre aussi démunis devant Allah. Il n'y a que dans les villes où les puissants se font parfois bâtir des mausolées, dérogeant ainsi à la loi coranique de la simplicité. Ailleurs, les cimetières sont nus. Aucun mur d'enceinte, aucun monument commémoratif à prétention artistique ou sentimentale... Les tombes tranchent à peine sur le désert. Isolées ou groupées, elles ne sont que des repères anonymes, marqués de pierres qui orientent le corps vers La Mecque; Parfois, les dalles funéraires portent des calligraphies raffinées. Le plus souvent, elles indiquent seulement l'appartenance sexuelle du mort : une meule à grains, pour une femme, un turban stylisé pour un homme. Au fur et à mesure des ans, les tertres se nivellent, jusqu'à se confondre avec l'espace caillouteux, ne portant plus sur le paysage qu'une trace arasée, légère, à peine le renflement d'un mort très ancien...

Baraka et djinns

Les cimetières sont souvent situés à proximité d'une mosquée, d'un ou plusieurs tombeaux ou cénotaphes afin de « demeurer dans la mouvance de la baraka », c'est-à-dire de l'influx bienfaisant qui émane des saints. Les femmes aiment à s'y retrouver. Elles déposent sur les dalles de menues offrandes qui concrétisent leur passage : un peu d'eau fraîche dans une poterie pour abreuver l'âme du mort qui erre à la recherche de son éternité, quelques dattes, des pièces de monnaie... Les pauvres les ramasseront. Leurs louanges sont bénéfiques pour le mort, elles seront comptées au nombre de ses mérites. L'usage de jeter des pierres est très répandu. Il y va d'un geste de conjuration pour lutter contre la contagion de la mort et chasser les revenants, les « djinns ». Mais ces amoncellements prennent un autre sens quand on les appelle « menzeh ». On les élève sur les tombes de ceux dont la mort éveille la pitié...

Quand il sent venir l'ange de la mort, le musulman récite sa profession de foi. Ses proches la rediront encore, sur son corps, en même temps que la sourate 36 du Coran, quand il aura expiré. Pour l'Islam, la mort n'est que le seuil à franchir pour être admis dans l'intimité d'Allah. Le croyant qui s'en remet à Dieu pour sa vie, lui accorde pareillement sa mort. « Inch'Allah! » c'était écrit... Dieu sait tout.

c. Le judaïsme

Les Juifs croient en l'immortalité de l'âme. Les traditionalistes croient également en la résurrection à l'heure du Jugement dernier. Les enseignements diffèrent sur ce sujet, comme sur la nature de la vie éternelle (les deux sont conçus par certains comme un lieu où l'on peut se consacrer pleinement à l'étude des Saintes Ecritures).

Quelques juifs croient toujours au Chéol, le séjour de tous les morts, sans distinction. Dieu reste seul maître des destinées, et son jugement final ne dépend pas forcément des actes des hommes, comme le rappelle le Talmud : « Ne vous comportez pas comme des serviteurs [...] guettant une récompense. »

Les rites du deuil

Les rites du deuil vont de l'expression de la pire souffrance à l'acceptation résignée de la mort comme faisant partie intégrante de la vie. Les funérailles, brèves, précédées par la lacération rituelle (k'riah) de leurs vêtements par les proches du défunt, se déroulent dans un cimetière juif et ont lieu le plus tôt possible après la mort. On lave le corps, on le revêt d'un suaire de lin blanc et on le place dans un cercueil de bois sans ornements. On conduit le défunt à sa tombe et, sur le chemin du cimetière, le rabbin chante des versets bibliques et liturgiques, en tête du cortège funèbre. On a coutume de s'arrêter en cours de route pour permettre au deuil de s'exprimer. Traditionnellement, une oraison funèbre est dite, soit dans la chapelle ardente, soit lorsque le cercueil est descendu dans la fosse. Ensuite les hommes aident à remplir la fosse de terre. On récite les prières in memoriam, et les participants présentent leurs condoléances à la famille endeuillée.

Quoique le Judaïsme progressiste tolère l'incinération, la tradition veut qu'on ensevelisse les morts. A l'enterrement succède la shiva, deuil de sept jours pendant lesquels les amis rendent visite aux parents du défunt, cloîtrés chez eux et assis sur des chaises basses en signe d'humilité. Durant une période de trente jours après les funérailles (sh'ioshim), la famille en deuil n'assiste à aucune forme de fête ou de réjouissance, à l'exception du sabbat. Pendant l'année qui suit, elle se rend chaque jour à la synagogue pour le kaddish (prière commémorative glorifiant Dieu). A chaque anniversaire du décès, on fait brûler une bougie pendant vingt-quatre heures, au domicile ou à la synagogue.

A l'occasion des différentes fêtes annuelles, le nom du défunt est cité dans les synagogues. Le jour du Yom Ha-Shoa (jour souvenir de l'Holocauste), on prononce des prières spéciales pour les six millions de juifs exterminés pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les anciens peuples Israélites

Nous connaissons mal les rituels funéraires des anciens peuples Israélites, car les récits que nous en donne l'Ancien Testament sont surchargés de croyances et d'influences étrangères. Une seule chose apparaît clairement : les tribus qui arrivèrent à Canaan, la Palestine, c'est-à-dire la Terre promise, après la longue traversée du désert, plaçaient déjà leurs morts entre les mains de Dieu, avec un renoncement absolu. Dieu seul qui créait la vie avait le pouvoir de la reprendre. Né de la poussière, l'homme retournait à la poussière. Les Cananéens de Ras Shamra surnommaient

d'ailleurs les Hébreux « les êtres de poussière ». Condamnés par la malédiction originelle (le meurtre d'Abel par Caïn) à demeurer un peuple errant, les Hébreux n'avaient pas de terre, et les premiers patriarches n'eurent pas de sépulture.

Si l'on en croit l'Ancien Testament, ils furent égarés ou précipités dans quelque ravin isolé, après que leurs fils les eurent dépouillés de leurs vêtements, et que le peuple eut repris sur eux les signes de leur prérogative sacerdotale. Leur mort était laissée « aux soins de l'Éternel ». Ainsi mourut Aaron. « Et Moïse fit comme Yahvé le lui avait commandé et ils montèrent sur la montagne Hor, aux yeux de toute l'assemblée. Moïse dépouilla Aaron de ses vêtements et les fit revêtir à Eléazar, son fils. Aaron mourut là, au sommet de la montagne, et Moïse et Eléazar descendirent de la montagne. »

d. Le christianisme

Les chrétiens croient en l'immortalité de l'âme humaine et au jugement dernier. Ceux qui proclament le salut par la foi en Jésus-Christ, dont la mort efface les péchés du monde, pourront entrer au Paradis ; ceux qui auront rejeté le Christ iront en Enfer.

Le salut

Les chrétiens interprètent ces deux aspects de l'au-delà de différentes manières. Certains opposent l'accomplissement de l'union avec Dieu (le Paradis) au vide de son éloignement (l'Enfer). D'autres insistent sur la nature « sociale », collective du Paradis, où les âmes sont « en communion » les unes avec les autres, ainsi qu'avec l'Église sur terre (à travers la prière et le culte).

La mort est en soi le mal et la résolution du mal. Elle exige de l'être un abandon total à Dieu, en le dépouillant de la substance de son ego pour le revêtir du vêtement intangible de l'immortalité.

Tous pour un

Les débats modernes opposent « universalisme » (tous les hommes seront sauvés) et « particularisme » (le salut pour les uns, la condamnation pour les autres). Le premier courant table sur l'amour absolu de Dieu et soutient que personne ne sera damné. Le second met en avant le caractère moral absolu de Dieu et affirme que les pécheurs (et/ou les non-croyants) seront rejetés pour l'éternité.

La croix

La croix est au centre du rituel chrétien des funérailles. Dans la mort de chacun de ses membres, l'Église fait un pas vers l'achèvement du corps mystique du Christ, et la croix s'accroît sur le monde. Dans l'ombre qu'elle porte sur la terre, derrière le cercueil qui roule dans son fourgon noir constellé de « regrets éternels » et de fleurs périssables, se déroule un impressionnant cortège d'images, suscitées par deux millénaires de liturgie funèbre. On entend comme en un rêve la cloche sonner le glas, les prières bourdonnantes des pénitents qui accompagnent la dépouille, et le frémissement des répons dans les hautes nefs gothiques, tandis que des chœurs

angéliques entonnent le miserere ou le de profundis. Le christianisme a une vision glorieuse de la mort. Elle est une victoire sur la vie. Victoire qui éclate dans le ruissellement des orgues sous les voûtes des cathédrales, emportant l'âme du chrétien dans l'insondable perspective de la transcendance divine. Depuis des siècles, l'espoir de la résurrection individuelle, incluse dans celle de Jésus, arrache au croyant un cri de triomphe célèbre, celui-là même que poussa saint Paul, aveuglé de lumière soudain par l'évidence mystique : « O mort où est ta victoire ? O mort où est ton aiguillon ? »

La vie après la mort : qu'en dit la Bible ?

- ◊ Il y aura le jour du jugement, où tous les morts comparaitront devant Dieu et seront jugés d'après l'attitude qu'ils auront prise à l'égard de Jésus-Christ. Ceux qui auront cru en lui pour le pardon de leurs péchés entreront dans le royaume de Dieu, Les non-croyants iront au châtement éternel.
- ◊ Jésus a déclaré que sa vie, sa mort et sa résurrection inaugurerait un âge nouveau. Il parachèvera son œuvre, en donnant aux croyants un corps nouveau ~ comme le sien après sa résurrection - et en les faisant participer à la nouvelle création. Les chrétiens ne croient donc pas seulement à la survie de l'esprit, mais aussi à la résurrection du corps.
- ◊ L'Ancien Testament décrit la mort comme un état de ténèbres, de silence et de repos. Personne ne revient de la tombe, mais la mort ne met pas pour autant fin à l'existence. Dieu est en effet capable d'arracher l'homme à la tombe.
- ◊ Le Nouveau Testament précise ce tableau. Les morts «dorment», mais il y a une différence entre ceux qui sont morts en croyant au Christ et ceux qui l'ont rejeté. Les croyants sont «avec le Christ»; les autres sont des «esprits en prison».

<http://www.outre-vie.com/croyancereligion/anges/angesjdc.htm>

Comment est présentée la mort dans ces différentes traditions ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

6. Intégrer la mort dans la vie : témoignage de Lydie Violet



Lydie Violet a 43 ans. Il y a quatre ans, le diagnostic tombe : tumeur au cerveau. Incurable. Les médecins lui donnent huit ans. Depuis, Lydie se bat et se prépare. Elle en a même fait un livre, écrit avec une amie romancière. Voici son témoignage :

Un jour de l'été 2001, j'ai eu une crise d'épilepsie au bureau. On m'a dit que c'était extrêmement grave. J'ai compris très vite : ça signifiait que ma vie était en suspens. Une seule chose m'est venue à l'esprit : « Il me faut dix ans pour les enfants. » J'ai besoin de ce temps pour éduquer mes enfants. Ce qui était très compliqué, c'est qu'il fallait prendre le temps d'analyser les choses et de savoir comment j'allais faire face et cette situation. Sauf que du temps, j'avais l'impression de ne pas en avoir. C'était à devenir folle... J'ai fini par comprendre que ça ne sert à rien de se précipiter. Qu'il faut ralentir, sortir de l'urgence pour appréhender tranquillement la réalité. Je n'ai pas peur de mourir. Mais de ne pas avoir le temps, oui. J'ai encore beaucoup à faire. Depuis, je n'ai pas le choix : je me bats. Avec le temps et surtout avec moi-même. Ma maladie m'appartient. C'est comme ça. A partir du moment où j'ai compris cela, je l'ai mieux vécue. Je ne ressens pas de sentiment d'injustice. Jamais. C'est ma vie. C'est difficile mais c'est comme ça.

Avec cette maladie, j'ai fait des convulsions. On appelle ça la « petite mort ». J'ai eu la sensation de partir, qui n'est pas du tout désagréable, et puis celle de revenir, qui est atroce. Depuis, je sais que partir n'est pas douloureux... La mort ne me fait pas peur, mais j'ai besoin de mourir dignement. Ça veut dire qu'il y a un point limite que je ne veux pas dépasser. Je n'ai pas envie de souffrir et je n'ai pas non plus envie de faire subir cette souffrance à ceux qui m'aiment. Je n'en ai pas parlé avec mes enfants, ils sont trop jeunes. J'ai envie qu'ils vivent une enfance normale. Ils vont bien. Bien sûr, ils savent que je suis en danger, mais on rit beaucoup de tout. On est une famille un peu plus dingue que les autres, parce que tout est plus intense. Par exemple, on joue à partager mes affaires. Ça fait rentrer dans leur tête que le jour où je ne serai plus là, ils auront ça et ça. C'est une manière de faire avancer un peu les choses... Tout ça, c'est la vie. D'autres parents peuvent mourir très vite, mais ils n'y pensent pas, et ils n'ont rien préparé. **On oublie tous qu'on est mortels, et on oublie de l'apprendre à nos enfants...** Moi, j'ai une réalité. Je ne sais pas combien de temps j'ai, mais il y a cette réalité. **Et je crois que le seul bon moyen de préparer sa mort, c'est de vivre. Aimer, rire, passer les meilleurs moments possibles.** Je veux tenir le coup... Qu'ils aient des bons souvenirs, que les amis soient là pour eux et qu'ils gardent mon esprit dans leur cœur. Que tout ce qu'on aura vécu ensemble les aide dans le regard qu'ils porteront sur le monde. C'est ça qui est important. Les assurances, le testament, c'est fait. C'est clair, c'est simple ; ce n'est rien. Depuis que je suis malade, je vis en accord avec moi-même. Aujourd'hui, je ne passe plus ma vie à préparer ma mort. Ça y est, c'est

réglé. Je ne pense plus en nombre d'années, je vis, tout simplement. Les choses évoluent, et on évolue avec elles. Je ne sais pas de quoi sera fait demain, mais je vis. Et c'est plus important que tout le reste. Il m'a fallu du temps pour me désencombrer, mais j'ai fini par comprendre que pour bien vivre sa mort, il faut être sûr que les autres puissent faire leur deuil. Mon boulot, c'est de leur laisser un maximum de bonnes choses et de bons souvenirs auxquels ils pourront se référer. C'est ça, préparer sa mort. Ça paraît fou, mais depuis que je fais comme ça, je me sens mieux. Et je pourrai partir tranquille...

Tâche intermédiaire

5. Quand le mort d'un proche survient...

5.1 Les différentes étapes du deuil

Lorsqu'une personne est amenée à vivre le décès d'un proche elle éprouve cruellement la douleur de la séparation. Comment se remettre d'une telle blessure ?

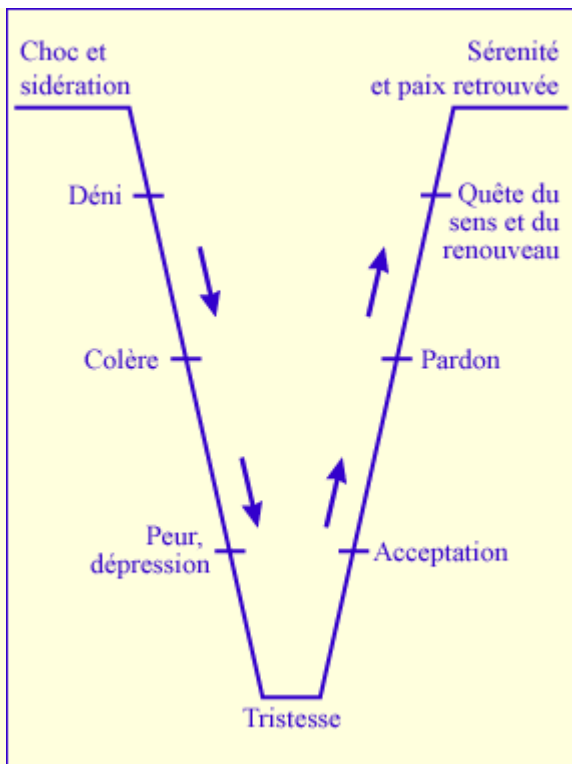
Perdre un enfant, son conjoint ou ses parents est l'une des épreuves les plus dures de la vie. Elle ébranle nos certitudes et nos repères et parfois même, menace notre équilibre psychique. Après la mort, commence un processus qui prend du temps et dure parfois plusieurs années. On appelle cela le travail du deuil. Voici les différentes étapes de ce cheminement :

Etapes du Deuil

Deuil = douleur que provoque la rupture d'un attachement. Le deuil est le processus d'adaptation d'un individu au stress provoqué par une perte significative.

Le travail de deuil permet de s'attacher à un nouveau projet, une entreprise, un espoir etc.

La Descente



*Courbe des étapes du deuil
(inspirée des travaux d'Elisabeth Kübler-Ross)*

La Perte : Si le moment de la perte n'est pas perçu le travail de deuil ne peut pas s'engager

Le Déni : Cette étape est d'autant plus fortement ressentie que l'attachement est rompu de façon soudaine, inattendue (« c'est n'est pas possible, pas moi, pas maintenant »)

La Colère : Va du ronchonnement accusateur à la fureur (« ce n'est pas juste », « ils n'avaient pas le droit »)

La Peur : Peur pour soi ou peur pour les autres, peur ponctuelle ou angoisse globale. Le monde apparaît comme une source de dangers insurmontables. (« qu'est-ce que je vais devenir, comment vais-je faire face » Ici apparaît le problème de mobilité

La Tristesse : Etape décisive et difficile pour affronter la réalité car on prend conscience que ce qui a été fait a été fait et qu'il n'y a plus rien à faire

La Remontée : On sort de l'impasse, l'espoir renaît

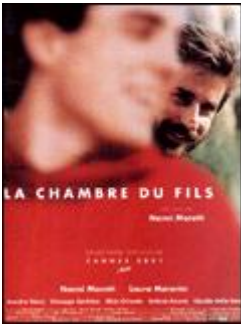
L'Acceptation : « C'est dur mais c'est ainsi et je vais continuer à vivre le mieux possible. » Dans cette démarche d'acceptation, c'est la personne qui vit le deuil qui passe au premier plan et non plus l'objet du deuil

Le Pardon : Pardon à soi-même, renoncer à l'illusion de la toute puissance, ne plus se laisser envahir par la culpabilité. Ensuite vient le pardon aux auteurs de la perte

Quête du sens : ou le cadeau caché : « grâce au deuil j'ai pu... » Il s'agit de reconnaître et d'accepter que le deuil a permis de faire des choses non envisageables dans l'ancienne situation.

La Sérénité : (accès au nouvel attachement) : La personne a fait la paix avec ce moment de vie sans excès d'émotion. Elle vit dans l'ici et maintenant et ce qui lui arrive aujourd'hui a plus de retentissement que le passé. Si un nouveau projet se dessine, la personne est capable d'y adhérer.

5.2 Film : *La chambre du fils*



Film de Nanni Moretti

Palme d'or du Festival de Cannes 2001

Dans une petite ville du Nord de l'Italie, Giovanni mène une vie paisible, entouré de sa femme, Paola, et de ses deux enfants déjà adolescents : Irène, l'aînée, et Andrea, le cadet. Giovanni est psychanalyste. Dans son cabinet qui jouxte son appartement, ses patients lui confient leurs névroses, tandis que sa vie privée est réglée par un tissu d'habitudes : lire, écouter de la musique et s'épuiser dans de longues courses à travers la ville. Un dimanche matin, Giovanni est appelé en urgence par un patient. Il ne peut aller courir avec son fils, comme il le lui avait proposé. Andrea part plonger avec ses amis. Il ne reviendra pas...

Tâche intermédiaire

6. Deux façons différentes d'envisager la mort : les athées et les chrétiens

6.1 La mort : quel sens pour les athées ?

Avant d'aller plus loin, essayons ensemble de définir le mot « athée ».

Athée :

.....

.....

.....

a) Voici quelques extraits d'une interview d'**André Comte-Sponville**. Philosophe et enseignant, il a écrit un livre intitulé « Introduction à une spiritualité sans Dieu »



En tant que philosophe athée, que représente pour vous la mort ?

A. Comte-Sponville : Elle est le néant ultime, pas plus inquiétant, intellectuellement, que le néant initial, celui qui précéda ma naissance. Avant ma conception, je n'étais rien, et cela, rétrospectivement, ne m'effraie pas. Pourquoi devrais-je redouter le néant qui m'attend davantage que celui qui me précède ? Si la mort n'est rien, comme je le crois, il n'y a rien à craindre. Mais ce n'est pas l'intelligence qui a peur, c'est l'imagination. C'est d'ailleurs moins une peur qu'une angoisse : une peur sans objet, ou sans autre objet, justement, que le néant... Bizarrement, plus je m'approche de la mort, plus cette peur s'atténue. La mort, aujourd'hui, m'inquiète moins que le malheur.

Est-ce que l'existence d'une vie après la mort vous paraît vraisemblable ?

Non, je constate pourtant que des millions de gens y croient, qui ne sont pas plus bêtes que moi. Cela confirme que la notion de vraisemblance est toute subjective... J'ajouterais autre chose : c'est que l'idée d'une vie après la mort ne me paraît pas non plus très intéressante. Quoi de plus ennuyeux qu'un paradis ?

Les évangiles insistent sur Pâques, la résurrection ; comment vous situez-vous par rapport à ce message ?

De la même façon que Spinoza. Dans une lettre à l'un de ses correspondants chrétiens, il écrit ceci : « Comme vous, je prends la crucifixion du Christ en un sens littéral. Mais à la différence de vous, je ne prends sa résurrection qu'en un sens allégorique. » Pour signifier quoi ? Non que le Christ n'est pas mort, ni qu'il est ressuscité, mais que la mort ne saurait abolir la vérité

éternelle de ce qu'il a vécu. *Pour l'athée fidèle que je suis, c'est là le vrai message de Pâques : c'est l'amour et la vérité qui sauvent, non la foi ou l'espérance, et qui sauvent non après la mort, mais dès cette vie. Nous sommes déjà dans le Royaume : l'éternité, c'est maintenant.*

Extraits d'un interview publié dans Pèlerin, hors-série intitulé : *Face à la mort, comment se reconstruire ?*

Vocabulaire :



b) Un autre athée célèbre, Jean-Paul Sartre, dans son ouvrage *L'être et le néant*, exprime sa conviction que non seulement **on ne peut trouver aucun sens à la mort**, mais que celle-ci, par son absurdité même, empêche du même coup de donner un sens à la vie entière. Pour lui, ma mort m'échappe totalement, parce qu'elle n'est plus un événement de ma vie. Je ne vis plus ma mort, puisqu'elle est précisément négation de tout ce qui relève de moi. C'est pourquoi elle représente un fait si brutal qu'il **est impossible de l'intégrer à notre vie**, sous quelque forme que ce soit. En tant qu'elle met fin à une vie, la mort est constatée par les autres, c'est pourquoi Sartre ajoute qu'elle est « **le triomphe du point de vue d'autrui sur le point de vue que je suis sur moi-même** ». Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'absence de sens. Pour ce philosophe, en effet, tout sens ne peut venir que de l'homme lui-même...c'est pourquoi la mort elle-même ne peut plus avoir aucun sens : elle a un caractère absurde.

Sartre écrit également : « Si nous devons mourir, la vie n'a pas de sens parce que ses problèmes ne reçoivent aucune solution et parce que la signification même des problèmes demeure indéterminée ». La mort marque la fin de tout : de toutes les attentes et de tous les projets, de toutes les réponses et de toutes les solutions suggérées, même de toutes les questions et de toutes les difficultés dans la vie. Nous ne pouvons, en effet, donner un sens aux choses qu'aussi longtemps que nous vivons, si bien qu'en définitive tout reste dépourvu de sens, puisque tout

sens donné par la subjectivité s'évanouit. La mortalité de l'homme apparaît aussi nécessairement comme une incompréhensible absurdité, comme un scandale.

Extrait de l'*Encyclopédie des religions*, sous la direction de Frédéric Lenoir, Ed. Bayard, 1997

6.2 La mort : quel sens pour les Chrétiens ?

- a) Lis attentivement quelques extraits de l'évangile, évoquant le thème du tombeau vide
- b) Lis ce témoignage d'une maman endeuillée par la mort de son fils

C'était une belle journée de printemps, ce mercredi 11 mai 1994. Et pourtant, depuis plusieurs jours, nous savions que notre fils de 14 ans, Emmanuel, allait bientôt mourir...

Pour passer la nuit en veillant Emmanuel, je suis descendue au rez-de-chaussée des Cliniques Saint-Luc à Woluwé, pensant acheter un roman policier, mais je ne sais pas pourquoi, au lieu d'un Simenon ou d'un Agatha Christie, j'ai pris le Très-bas de Christian Bobin. Après coup, je me suis dit que ce n'était sans doute pas un hasard. J'en ai lu une partie en serrant la main de Manu et en lui caressant le visage. Il est mort à la fin de la nuit, le matin de l'Ascension.

Nous sommes tristes et le vide est grand. Jésus aussi, en mourant, a laissé un grand vide et ses disciples étaient comme nous, tristes, perdus, désorientés.

L'Evangile parle du tombeau vide, mais ce vide et cette absence ne se réduisent pas à rien, ne sont pas synonymes de pur néant. Le tombeau vide est au contraire le signe de la Résurrection : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici, il est ressuscité.* Quand nous allons au cimetière, sur la tombe d'Emmanuel, je me répète chaque fois cette parole d'espérance, mais en même temps, je ne peux m'empêcher d'encore le chercher là, je me demande s'il n'est pas seul, s'il n'a pas froid... Questions humaines, toutes naturelles et maternelles ! Mais quand je repense à la deuxième partie de la phrase de l'Evangile, je me dis qu'il n'est pas ici, que son tombeau est vide, qu'il est déjà ressuscité, qu'il est là où le Christ est vivant, dans tous les tabernacles que sont les cœurs des petits, des malades, des pauvres et des opprimés, dans tous les visages des autres.

Nous croyons – enfin **nous espérons**, mais est-ce si différent ? – qu'Emmanuel nous a quittés pour une vie meilleure, pour une vie en plénitude avec Dieu, en lui, pour l'éternité. Nous croyons qu'il voit Dieu, lui qui n'a jamais vu le monde. Nous croyons à la résurrection d'Emmanuel, à son corps glorifié, son corps « à lui », handicapé, mutilé, souffrant, paralysé, mais transfiguré. Nous croyons que toutes ses limites ont craqué pour être glorifiée en Dieu, non pas qu'elles soient supprimées, mais plutôt magnifiées. C'est vraiment Manu lui-même en chair et en os, handicapé profond, qui est ressuscité. Résurrection d'Emmanuel, résurrection de sa chair marquée par la souffrance et le handicap, résurrection de sa personne en totalité.

Nous espérons et nous croyons en sa résurrection, mais ça n'a rien de facile. Au contraire, son absence demeure difficile à vivre et souvent nous continuons à nous demander : pourquoi ? Pourquoi nous a-t-il quittés, pourquoi est-il parti, comment vivre sans le voir, sans le toucher,

sans s'occuper de lui, en sachant que plus jamais nous ne pourrions le serrer dans nos bras ? Dans la foi, nous essayons de donner sens à sa mort. Mais la foi, ce n'est pas l'évidence, ni la clarté. Non, la foi est de nuit, elle tâtonne dans les ténèbres, comme le monde avant la lumière, comme la fleur avant d'éclorre, comme l'enfant dans le ventre de sa mère.

Ce n'est pas parce que nous sommes chrétiens que la mort de ceux que nous aimons est plus facile à vivre, comme si la foi en la résurrection était une solution à la question que pose la mort, au mystère que demeure la mort. La Résurrection n'est pas une « chose à croire » extérieure à nous, un événement ponctuel et objectif que l'on pourrait affirmer du dehors. Non, la Résurrection, il faut la faire en nous, dans nos vies ; c'est un événement transformateur de vie dans lequel nous sommes impliqués et qui nous engage absolument. Comme les disciples sont passés du doute à la foi, de l'accablement à la joie du témoignage, croire à la résurrection de Manu, c'est pour mon mari et moi montrer par nos actes, nos paroles, notre vie, que nous croyons à sa résurrection. **Il nous faut « faire » la résurrection de Manu, produire des signes de sa résurrection en passant nous-mêmes de la mort à la vie, de la tristesse à la paix, de l'accablement à la joie de vivre, du découragement au vouloir vivre, du repli sur nous-mêmes à l'ouverture au monde et aux autres.**

La maman de Manu évoque très souvent dans son récit, le thème de la résurrection. Mais au fait, sais-tu à quoi ce terme fait référence ?
Pour aborder cette notion de résurrection, fondamentale chez les chrétiens, nous allons lire ensemble un texte de Paul.

c) Lis cet extrait de l'épître de saint Paul aux Philippiens

« S'il est vrai que dans le Christ on se reconforte les uns les autres, si l'on s'encourage dans l'amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la pitié, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité. Ne soyez jamais intrigants ni vantards, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de nous ne soit pas préoccupé de lui-même, mais aussi des autres.

Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus :

Lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur.

Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.

C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur », pour la gloire de Dieu le Père. »

- Qui est Paul ?

.....

.....

.....

- Qu'est-ce qu'une épître ?

.....

.....

.....

- Représente par un simple dessin, le parcours de Jésus, selon l'épître de Paul

- Dans ce tableau note les principales différences dans la façon d'envisager la mort, chez les athées et chez les chrétiens.

ATHEES	CHRETIENS

Conclusion du cours:

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Tâche d'intégration : Organiser une synthèse porteuse de sens

Intégrer la mort dans la vie

Il y a un mois, Frédéric, ton meilleur ami, a perdu son frère jumeau dont il était très proche. Thibaut est mort dans un accident de voiture, un samedi soir, à la sortie d'une discothèque. C'est un de ses copains qui conduisait la voiture, en état d'ivresse. Marc, ce copain, est sorti indemne de l'accident.

Depuis ce drame, ton ami est dévasté par le chagrin. La perte de son frère lui semble insurmontable. De plus, il est très en colère contre Marc. Celui-ci, rongé par la tristesse et la culpabilité, a essayé de parler avec ton ami, en vain. Frédéric ne veut pas le voir.

Etant donné que vous habitez loin l'un de l'autre, Frédéric se confie à toi par mail. Il n'en peut plus. Il t'écrit qu'il pense ne jamais pouvoir sortir de la tristesse, il a même songé au suicide. Selon lui, sans son frère, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Lui qui était très croyant, il t'avoue qu'il ne croit plus du tout en Dieu. D'après Frédéric, s'il existait, il n'aurait pas laissé un tel drame se produire...

Consignes :

- En minimum 25 lignes, écris un mail de réponse à ton ami Frédéric. Essaie de trouver des mots justes qui pourront l'aider à traverser cette épreuve douloureuse.
- Adresse-toi directement à lui et exprime-toi en « je ».
- Veille à intégrer dans ta réponse l'aspect psychologique (ex : les différentes étapes du deuil) et l'aspect chrétien (aide-toi notamment des témoignages lus au cours) que nous avons vus.

Critères	Indicateurs	Points
<u>Pertinence</u>	- Tu respectes le sujet	/1
	- Tu utilises des notions psychologiques vues au cours (ex : les étapes du deuil, le déni de la mort)	/4
	- Tu évoques le point de vue chrétien et sa spécificité, sur la mort	/4
<u>Cohérence</u>	- Ton texte est clair, logique - Tu ne te contredis pas	/2
<u>Profondeur</u>	- Tu ne restes pas à la surface du problème, tu donnes des explications approfondies	/2
<u>Soin et langue</u>	- Ton travail est rédigé correctement - Ton texte est soigné, agréable à lire	/1
<u>Respect des consignes</u>	- Ton texte comporte au moins 25 lignes	/1